

Entre distance et sympathie, les acteurs disent les maux de la rue dans ce projet de François Bon.

LIBÉRATION

Le 26 juillet 2000

Abîme aujourd'hui la ville

d'après François Bon.
m.s. Claude Baqué. Avignon off.
Théâtre du chien qui jume, jusqu'au
29 juillet à 22h15. 04 90 85 25 87.

En 1995, à l'invitation du metteur en scène Charles Tordjman, le romancier François Bon s'associait à la vie du théâtre de la Manufacture à Nancy et animait un atelier d'écriture ouvert aux sans-abri. De cette expérience, sont nés plusieurs ouvrages, notamment *la Douceur dans l'abîme* (éd. de la Nuée Bleue, 1999) réalisé avec le photographe Jérôme Schlomoff, qui met en vis à vis les visages cadrés serrés et les mots nés de l'atelier.

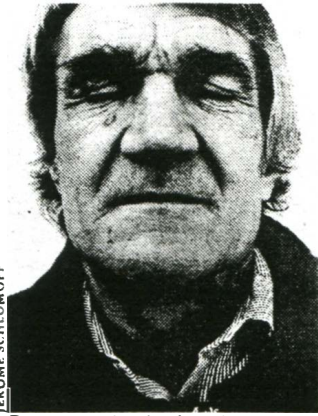
Rencontre singulière. A sa manière si particulière (ni roman, ni témoignage), l'auteur s'était emparé de leur parole pour écrire avec ses propres mots. Plus tard, les textes avaient été restitués à ceux qui

les ont inspirés, par des acteurs, sous la forme d'une lecture mise en espace avec les photos projetées, dans la cantine d'un centre social de Nancy. La comédienne Annie Mercier – qui avait déjà travaillé avec François Bon pour *Vie de Myriam C.* – était à ce rendez-vous unique. Des larmes avaient coulé des deux côtés.

Aujourd'hui, dans le *off* d'Avignon, le metteur en scène Claude Baqué s'inspire de cette rencontre singulière pour faire entendre ces paroles d'exclus, sur scène cette fois, avec la même Annie Mercier et un jeune acteur, Thierry Mettetal.

Sur le plateau, deux chaises et un écran. La femme à la voix rauque parle, elle est la voix qui dit «il» devant les visages projetés (des hommes pour la plupart), entre distance et sympathie; comme si les souvenirs de ces existences croisées brièvement remontaient en elle peu à peu. Patrick, Pôm, le petit Lambert et celui à l'«œil blanc», une petite larme bleue tatouée juste en dessous pour en pleurer toujours la perte.

Souffrance calme. Par contraste, le jeune homme endosse le «Je», son ombre portée sur l'écran vide: le ton n'est ni théâtral, ni démonstratif, mais davantage impliqué, nourri de désespoir ou de cynisme, digne, le regard brillant d'une souff-



Des portraits des inspirateurs du texte sont projetés sur scène.

rance calme. Le crâne rasé, le corps vêtu de blanc, neutre, pour qu'il n'y ait rien d'autres que les mots. Elle est la narratrice toujours en scène, il apparaît par intermittence. Loin de tout réalisme, la mise en scène a su rester discrète. Un train traverse l'espace sonore, on songe à celui que François Bon a pris chaque

Pour écrire
«Abîme
aujourd'hui
la ville»,
François Bon
s'est inspiré des
mots des sans-
abri rencontrés
lors d'ateliers
d'écriture.

jeudi en direction de Nancy pendant plusieurs mois et dont il a retracé le chemin dans *Paysage fer* (Verdier). Dans leurs phrases scandées de «il dit», on retrouve aussi trace de ceux dont la mort a déclenché après coup

l'écriture d'une pièce de théâtre, *Bruit*, bientôt créée par Tordjman à Nancy: la jeune femme qui avait un soleil dessiné sur la peau, retrouvée inerte au petit matin dans son sac de couchage et l'autre, l'homme qui a disparu dans les eaux en crues sans que personne ne sache si on l'avait poussé ou s'il s'y était jeté. Au terme d'une heure de cette étrange traversée, une phrase résonne longtemps: «On ne sait plus dire, y compris pour soi-même autrement que on.» ●

MAÏA BOUTELLET